

Article de Rue 89 (sans les deux photos) – source : <http://www.rue89.com/balagan/2010/06/14/la-vieille-lune-de-mai-68-dans-les-bras-de-trois-jeunes-actrices-154518>

La vieille lune de mai 68 dans les bras de trois jeunes actrices

Par Jean-Pierre Thibaudat | Journaliste | 14/06/2010 | 18H12

Le propos des trois sœurs, ce n'est pas « Papa, raconte-nous mai 68 », ni « arrête de nous bassiner avec ta jeunesse soixante-huitarde » car il ne les bassine pas, il est plutôt taiseux. La question des trois actrices, c'est plutôt « qu'est ce qu'on fait avec ça, nous, les jeunes pousses, moi la révoltée, moi la "moi-je" et moi la "j'sais pas trop" ? »

Un collectif qui ne doute pas

La réponse, c'est le titre du spectacle : « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon ».

Simon c'est Simon Bakhouché, un acteur chevronné dont les artères avaient dans les 18 ans en 68. Les trois jeunes actrices, pleines de peps, sont Mélanie Bestel, Judith Davis et Claire Dumas. Les quatre ont conçu le spectacle avec un cinquième, Nadir Legrand, excellent acteur de la compagnie **Les Possédés**. Ils se sont associés à l'issue d'un stage au Théâtre Garonne de Toulouse, dirigé par la compagnie flamande **Tg Stan**. La bande des cinq a fondé le collectif L'Avantage du doute.

Comme Nadir ne pouvait pas être là à certaines répétitions, le seul homme à rester, c'était l'ancien, Simon. D'où le titre. Joli. C'est le premier spectacle de ce « collectif » qui ne doute absolument pas de la force du théâtre.

Très vite, la question s'est résumée à : « Ben on fait quoi ? » Traduisez : « Pourquoi on fait du théâtre aujourd'hui ? » Autrement dit : « Ça veut dire quoi, dans la France où l'on vit, prendre la parole devant un public ? » Et très vite, ils ont buté sur le vieil os, l'épouvantail, l'omniprésent point de référence : mai 68.

Tout sur mai 68

Alors ils ont interviewé les anciens soixante-huitards et leurs enfants, ils ont tapé « mai 68 » sur Google et Amazon et ont relevé tous les titres (hilarant listing dans le spectacle) ou presque. Manque (il n'y a pas mai 68 dans le titre) « **Le Jour où mon père s'est tu** » (Seuil), l'ouvrage de Virginie, la fille de **Robert Linhart** (l'auteur fameux de « **L'Etabli** »), livre qui n'est pas sans rapport avec le spectacle.

Puis ils ont improvisé, décidant de tout décider ensemble sans peut-être se rendre compte que cette façon de travailler et la notion même de « collectif » étaient en provenance directe de ce temps si proche et si lointain que furent la fin des années 60 et les années 70.

Le spectacle joue volontairement sur l'ambiguïté de la personne et du personnage. Les actrices s'interpellent par leur prénom, Simon, c'est Simon. Chacun défend différents personnages qui lui tiennent à cœur, qui les concernent. C'est formidablement juste et troublant.

Simon s'appelle Geneviève

Mais le théâtre reste de tous les instants. A la fin, Simon s'appelle Geneviève et l'une des trois actrices dans une vidéo joue l'ex-compagne de Simon, une autre vidéo montre un enfant blond comme les pubs, qui parle avec des mots d'adulte (vantant les valeurs de la société libérale) mais aussi d'enfant (à la question « C'est quoi mai 68 ? », il répond « ma grand-mère »).

Disons enfin que « Tout ce qui nous reste de la révolution, c'est Simon » honore le mot « déconstruction » cher aux années 70 et, en se focalisant sur le gouffre entre les générations (père/filles), trouve le nerf de sa dramaturgie.

« La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras »

Au moment où ce spectacle fait salle comble au Théâtre de la Bastille sort un passionnant numéro de la revue « Théâtre/Public » (cette revue qui avait failli disparaître revient en force). Son titre : « L'usine en pièces, du travail ouvrier au travail théâtral ».

Il y est longuement question d'un spectacle qui avait fait du bruit et les beaux soirs du **Théâtre l'Aquarium** en 1976 : « La jeune lune tient la vieille lune toute une nuit dans ses bras » (DVD du spectacle offert avec la revue).

Les deux spectacles ne manquent pas de points communs : travail de documentation et d'interviews en préalable, improvisations, écriture, décor spartiate : trois chaises, une table et un canapé au Théâtre de la Bastille ; dix chaises, des chaussures, une bouette et des briques au Théâtre de l'Aquarium.

Les acteurs du « collectif » de l'Aquarium racontent une occupation d'usine, où tout y passe ,depuis la trahison des cadres jusqu'aux rapports entre les hommes et les femmes au sein de la boîte. Les acteurs ne jouent pas les ouvriers, ils racontent.

Des comédiens enquêteurs-conteurs

« Comment jouer les travailleurs sans se jouer d'eux ? ». La question est traitée dans la revue avec le recul par un des acteurs du spectacle, Bernard Faivre. Rétrospectivement, il juge que leur spectacle, « avec ses insuffisances et ses naïvetés », fut l'un des rares à évoquer « de manière aigüe et souvent exacte les réalités de l'usine ». Et cela est dû, en grande partie, à l'existence d'un « collectif » d'acteurs, « stimulant et exigeant à la fois, où chaque invention était sans cesse soupesée, critiquée, modifiée et, finalement, améliorée ». Le collectif L'Avantage du doute ne dit pas et ne fait pas autre chose.

Mais les usines ne sont plus toujours ce qu'elles étaient et les enquêtes non plus. Intervenant dans une table ronde (où l'on note l'absence de deux des trois têtes de ponts de l'Aquarium, Didier Bezace aujourd'hui directeur du Centre dramatique d'Aubervilliers et Jean-Louis Benoît, directeur du Théâtre national de la Criée à Marseille), l'acteur Thierry Bosc raconte.

Ils parlaient interroger les ouvriers avec un carnet de notes mais sans magnétophone. En outre, chaque « comédien-enquêteur » ne devait pas jouer une scène se passant dans l'usine dont il s'était occupé. « On était des conteurs d'ouvriers », dit Bosc . Il y a derrière cela la patte de Dario Fo, familier de l'Aquarium.

Ça dépend de quel point de vue on se place

Les acteurs d'aujourd'hui ne sortent pas sans dictaphone et caméscope et s'impliquent personnellement dans le jeu.

Et puis, peu vraisemblable en 1970, on a vu ces dernières années des ouvrières licenciées monter sur scène pour raconter leur histoire (« 501 blues », etc). Dans « t/p », c'est Marine Bachelot (jeune auteur-metteur en scène du groupe **Lumière d'août** à Rennes) qui traite de ce sujet.

A la fin de « La Jeune lune... », Paul, désabusé, dit : « Pour s'en sortir, il faut se débrouiller seul ». Une phrase qui pourrait être dite dans « Tout ce qui nous reste... ». Tout comme cette autre réplique :

« Le mieux pour avoir un point de vue, c'est d'aller sur place. Mais sur place, il vous faut un point de vue. Tout dépend de quel point de vue on se place. »

► « **Tout ce qui nous reste de la révolution** », c'est **Simon**, au **Théâtre de la Bastille**, 19h30, jusqu'au 17 juin, sauf dimanche et lundi - De 10 euros à 22 euros - 01 43 57 42 14.

► « **Théâtre/ Public** », n°196 - 96 pages - 15 euros - Bonnes librairies et 2 bis rue du Pressoir, 92230 Gennevilliers - 01 56 04 15 70.